

ANNE QUÉRUEL

ANDREA TRON  
LE MAÎTRE DE VENISE



BIOGRAPHIE | LOUBATIÈRES

## Le Maître de Venise

*Lorsque naquit Andrea Tron en 1712, Venise se remettait avec difficulté de deux siècles de guerres incessantes contre l'ennemi turc. Son trésor était vide, son empire avait disparu. Enveloppée dans un magnifique isolement, elle s'éloignait doucement de la réalité, remplaçant le goût du risque et les victoires maritimes par l'attrait du jeu et la poursuite effrénée des plaisirs.*

*La formation particulièrement poussée d'Andrea Tron, son sens aigu de l'État, sa compétence acquise au cours de missions diplomatiques en Europe, lui firent appréhender, très jeune, les problèmes économiques et politiques qui paralysaient la République et toucher du doigt les difficultés sans nombre dues à la corruption et à l'affaiblissement des institutions.*

*Gentilhomme des Lumières, ami et admirateur de Montesquieu, il fut soutenu par sa femme Caterina qui animait un salon littéraire de haute volée, fréquenté entre autres par Goldoni et les frères Gozzi.*

*Devenu procureur de Saint-Marc, il prôna, pour la sauvegarde de Venise, une stricte neutralité armée, vigilante mais rigoureusement respectée. Il s'attacha à restaurer la confiance financière et à moderniser les institutions et l'université,*

*tout en combattant avec force les tentatives de rébellion contre la puissance du Conseil des Dix, seul garant à ses yeux de la primauté de l'État. Au soir de sa vie, après avoir dirigé pendant trente ans le parti le plus puissant de Venise, il jeta un dernier cri d'alarme au cours d'une mémorable séance au Sénat, rappelant aux patriciens la grave crise économique que traversait la Sérénissime et son besoin de mesures drastiques.*

*Andrea Tron mourut douze ans avant la fin de Venise, une fin programmée dont il pressentait dès le milieu du siècle, l'arrivée inéluctable. Toute son action politique, même dans ses aléas les plus contestables, n'eut qu'un but, permettre à Venise de durer.*

1712 ~ 1741

## Enfance et premières armes

*« On chante dans les places, dans les rues,  
dans les canaux. Le fond du caractère  
de la nation est la gaieté »*

(Mémoires)

Le Grand Canal amorçait à cet endroit un tournant. Juste après le *Fondaco dei Turchi*, l'hôtellerie-entrepôt des marchands turcs, la façade en pierre d'Istrie d'un petit palais vénéto-byzantin, inspirée des œuvres de Sansovino, faisait face au palais Marcello et au palais Grimani-Calergi, de l'autre côté de l'eau. Au-dessus de la traditionnelle porte d'eau par où pénétraient autrefois les marchandises, une loggia aux quatre baies géminées, séparées par de fines colonnes surmontées de chapiteaux ioniques, marquait l'étage noble. Au deuxième étage, on trouvait les mêmes baies bordées d'une simple balustrade de pierre. Une façade élégante d'une remarquable sobriété. L'arrière donnait sur un joli jardin autour d'un puits à margelle de pierre.

C'est dans ce charmant palais vénitien, par une belle journée d'octobre 1712, qu'Andrea Tron vit le jour, à proximité du pont du Rialto, le cœur marchand de la République.

Octobre est un mois merveilleux à Venise, une sorte d'été indien avant l'arrivée de l'humidité glaciale et embrumée de novembre. Une lumière toute particulière éclairait les palais recouverts alors de fresques de Véronèse ou de Pordenone, peintes aux siècles précédents, mirant leurs chaudes couleurs dans l'eau glauque du Grand Canal. Sur l'autre rive, on pouvait admirer les dentelles de pierre peintes au xvi<sup>e</sup> siècle à la feuille d'or sur fond outremer de la Ca d'Oro, la Maison d'Or, une des manifestations les plus somptueuses de l'architecture gothique vénitienne, construite pour servir d'écrin aux amours de la belle Soradamor Zen et de son mari, Marino Contarini<sup>1</sup>.

Le Grand Canal, artère principale ondulante de Venise, était parcouru d'une horde bruyante de bateaux, barges de transport colorées ou gondoles. Les commerçants faisaient descendre fruits et légumes sur de grosses barques, des quartiers de Cannareggio et de Santa Croce vers le Rialto, le grand marché vénitien. Les pêcheurs ancrèrent leurs bateaux pleins à ras bord le long du quai, près du marché aux poissons. Les galéasses, remontant depuis la Douane de mer, venaient décharger leurs cargaisons d'épices ou de soieries aux entrepôts des Turcs ou des Allemands, près du pont. Les gondoles noires et mystérieuses, surmontées d'un habitacle de drap, le *felze*, étaient le moyen de déplacement obligé des particuliers, Venise étant parcourue de très nombreux canaux.

« Chacun tient ici son équipage à l'ancre, mais cet équipage est une sorte de tombeau noir où l'on s'enterre ré-

gulièrement cinq ou six heures par jour<sup>2</sup> », dira Ange Gou-  
dar en 1763.

De sa chambre aux murs recouverts de cuirs peints, la  
jeune accouchée entendait les chants des gondoliers qui  
connaissaient par cœur les stances du Tasse, tirées de *la*  
*Jérusalem délivrée*. La vie quotidienne vénitienne se pas-  
sait en musique dans la rue. Il n'était pas rare que les *po-*  
*polani*, le petit peuple, travaillent en chantant et donnent  
la réplique au passage des gondoliers<sup>3</sup>. Toutes les maisons  
fortunées comportaient en outre un salon de musique et  
les orchestres des particuliers jouaient toutes fenêtres ou-  
vertes pour le plus grand bonheur des passants.

Les heureux parents du nouveau-né étaient le N.H. Ni-  
colo Tron et la N.D. Chiara Grimani. Andrea était né avec  
une cuillère d'argent dans la bouche, fils aîné de la branche  
aînée des Tron de San Stae. Son père et sa mère, tous deux  
issus de très anciennes familles patriciennes vénitiennes, fi-  
gurant dans le livre d'or, appartenaient aux quarante-deux  
familles formant le premier cercle du pouvoir à Venise.

Les patriciens vénitiens, orgueilleux de l'ancienneté de  
leur famille et de la démocratie affichée du régime sécu-  
laire de la République considéraient que les appellations  
Noble Homme et Noble Dame valaient tous les titres de  
marquis, comtes ou ducs de la terre. Seul le doge avait  
droit au titre de prince dans les correspondances étran-  
gères. Et certains patriciens portaient le titre de chevalier,  
décerné par le Sénat à ceux qui avaient représenté le doge  
auprès des têtes couronnées, un titre honorifique, *a prio-*  
*ri* non héréditaire.

Dans toutes les familles patriciennes du temps, le sché-  
ma était le même. L'aîné des fils se consacrait au service

de la République et, dans l'espoir de le voir arriver aux plus hautes fonctions, la famille le soutenait de son influence et de son patrimoine.

Le second dont les moyens étaient plus limités, suivait une carrière moins prestigieuse.

Le troisième embrassait la carrière ecclésiastique, récoltant évêché, abbaye et prébendes, qui sait peut-être un cardinalat.

Il ne restait pas grand-chose au quatrième, la marine ou un poste lointain, peu rémunéré.

Un seul des fils convolait pour perpétuer le nom tout en évitant la dispersion des biens de la famille. Bien entendu, l'épouse, choisie par les parents, avait un nom et une dot intéressante. Elle devait être patricienne pour que les enfants puissent être inscrits au Livre d'Or par les *Avogadori di Comun* et entrer au Grand Conseil à leur tour.

S'il y avait des filles, une seule se mariait, le patrimoine familial risquant d'être sérieusement écorné par la dot qui se devait d'être magnifique. Les autres entraient au couvent, ils ne manquaient pas à Venise... Cependant cette dernière pratique s'assouplissait depuis quelque temps : « Je ne veux pas que mes filles puissent être contraintes à prendre le voile, écrivait Alvise Tron en 1676 en dictant son testament, car je sais quelle violence cela peut amener dans leur âme ; il faut que cette vocation s'affirme en toute liberté quand elles auront atteint l'âge adulte<sup>4</sup>. » En fait, de ses cinq filles, deux étaient mortes avant lui, deux étaient entrées au couvent, une seule s'était mariée.

On disait les Tron originaires de Mantoue mais patriciens de Venise depuis la nuit des temps. La famille se van-

taut de descendre d'un des premiers doges au x<sup>e</sup> siècle, Pietro Tribuno, mais le grand homme était Nicolo, doge de 1471 à 1473, à l'origine de la richesse familiale. Depuis cette date, la montée en puissance des Tron s'était faite lentement mais régulièrement. Ils avaient leur place aux côtés des familles les plus huppées du quartier de Santa Croce, les Morosini, les Contarini, les Priuli. Bienfaiteurs de Saint-Eustache, San Stae en vénitien, ils avaient payé en partie, de leurs deniers, la construction et l'entretien de l'église.

Enrichis par le commerce maritime avec le Levant, les descendants du doge Nicolo avaient fait construire, en 1550, leur nouveau palais dans ce quartier de Santa Croce, tout à côté de San Stae. Banquiers et marchands avant tout, comme la plupart des riches patriciens, ils avaient diversifié leurs biens, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, en maisons de rapport, auberges et propriétés agricoles dont le plus beau fleuron se trouvait à Anguillara, à quelques lieues de Rovigo.

Amoureux du bel canto et de l'opéra, ils avaient ouvert le premier théâtre public payant en 1637, le théâtre Tron de San Cassiano, réalisant ainsi une belle opération financière, vite imités d'ailleurs par d'autres riches familles, les Grimani en particulier.

Les Tron avaient donné, au cours des deux siècles précédents, outre le doge Nicolo, six procureurs de Saint-Marc, la plus haute fonction après le dogat, des ambassadeurs ordinaires et extraordinaires et une quantité d'évêques et autres personnalités ecclésiastiques.

Ils s'étaient alliés, au fil des générations, à toutes les grandes familles vénitiennes. La dogaresse, femme du doge

Nicolo, était une Morosini et son couronnement avait donné lieu à de grandes réjouissances, le doge faisant distribuer à cette occasion des bassines de monnaie aux pauvres. Un siècle plus tard, un Francisco Tron avait épousé Moceniga Mocenigo et veuf après un an de mariage, s'était remarié avec une cousine de Moceniga, Paulina. Les accords financiers, entre deux familles également riches, justifiaient sans doute de ne pas rompre l'alliance. Depuis deux siècles, on retrouvait ainsi des Tron dans toutes les grandes familles, et, à proportion, leur influence et leur respectabilité grandissaient.

Chiara Grimani, la mère d'Andrea, descendait des terribles frères Grimani-Calergi dont la réputation de férocité avait fait le tour de Venise. Ennemis mortels des Querini-Stampalia, pour une sombre histoire de loge au théâtre San Giovanni Crisostomo, ils avaient été jusqu'à assassiner Francesco Querini et, pour cette raison, avaient été déchus du patriciat et bannis. Mais les Grimani étaient une famille influente. Contre une somme importante versée à l'État, une réhabilitation leur avait permis de revenir, la tête haute, l'année suivante dans leur palais situé en face du palais Tron, de l'autre côté du canal.

La roue tourne ! Deux générations plus tard, les deux familles se trouvaient alliées par le mariage de la sœur de Nicolo, Chiara Tron, avec Giovanni Querini, procureur de Saint-Marc et petit-fils de Francesco.

Andrea avait donc dans les veines ce sang bouillonnant des Grimani-Calergi, descendants de féroces princes crétois, allié à l'astuce et à l'intelligence d'une longue lignée de marchands vénitiens dont le plus beau fleuron était son père, le N.H. Nicolo, grand seigneur « jusqu'au bout des ongles », disait-on alors.

Aîné de sa génération, celui-ci était un membre éminent du Sénat. Intelligent et instruit, il était attiré par les sciences et admirait tout particulièrement les physiciens et astronomes de son temps, Cassini en particulier, très en cour à l'époque, auprès de Louis XIV.

Ambassadeur extraordinaire à Londres en 1714, à l'occasion de l'avènement du roi George I<sup>er</sup>, prince de Hanovre, il avait montré une originalité inquiétante aux yeux du Sénat. Visitant fabriques et laboratoires, rencontrant Newton et les plus grands mathématiciens du temps, il avait laissé le soin à sa femme, Chiara, « *la più bella dama dei suoi tempi*<sup>5</sup> », de séduire le roi Georges et obtenu ainsi son aide contre l'Espagne et les ambitions italiennes des Farnèse<sup>6</sup>.

Il en était revenu résolument anglophile et avait lutté toute sa vie pour ouvrir les yeux du Grand Conseil à la modernité et aux industries nouvelles, voyant là le salut de la République vieillissante. Et malheureusement, il avait parfois l'impression de crier dans le désert ! Sa personnalité forte et autoritaire et son énergie naturelle se heurtaient à un laisser-faire ambiant peu propice.

Conscient des problèmes rencontrés par Venise pour soutenir ses artisans défailants et son commerce en difficulté, il prônait une modernisation des fabriques et un soutien à la Dominante par une meilleure utilisation de ses possessions de Terre Ferme. Et il n'avait eu de cesse de mettre en pratique ses théories tant à Scio, près de Vicence, où il avait créé une industrie lainière prospère, que dans ses propriétés, qu'il gérait d'une main de fer en appliquant toutes les techniques nouvelles.

Au cours de ses missions à l'étranger, Nicolo ne manqua pas, suivant les habitudes de l'époque, d'emmener son fils aîné, lui permettant ainsi d'apprendre la langue du pays sur place. Andrea connut ainsi l'anglais, le français que tout jeune noble devait connaître au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'allemand et l'espagnol, ce qui, dans l'esprit de son père, devait contribuer à sa formation pour le service de la République.

D'esprit ouvert et moderniste, Nicolo pensait que l'éducation donnée aux jeunes patriciens, tournée essentiellement vers l'étude des Anciens, n'était plus adaptée aux problèmes du moment.

Andrea, comme ses frères, Francesco, Antonio et Vincenzo, reçut donc une éducation résolument moderne, comprenant astronomie, physique et mathématiques, sans oublier pour autant l'étude approfondie des auteurs grecs et latins.

À la différence de bien des jeunes patriciens de son temps dont les parents, peu argentés ou négligents, avaient écourté les études, Andrea et ses frères eurent pour précepteur un homme ouvert et savant, un carme, l'abbé Eugenio Mecenati qui devait ensuite être précepteur des frères Memmo et des enfants Cornaro<sup>7</sup>. Naturellement doué, Andrea lisait dans le texte Plutarque, Homère et Lucien, de même que Virgile ou Tacite mais pratiquait aussi des expériences de physique et chimie poussées.

Une grande place était laissée, selon la coutume du temps, aux exercices du corps. Les activités de plein air ne manquaient pas, la chasse au gibier d'eau dans la lagune, l'académie de lutte, le maître d'armes, l'entraînement à l'équitation en Terre Ferme, au tir à l'arbalète au Lido ou

les jeux de balle près des Fondamenta Nuove, derrière la commanderie de l'ordre de Malte.

Durant ses rares moments de liberté, il courait sur la Piazzetta, avec les jeunes garçons de son âge, admirer les fines galères rouges de combat et les grosses galéasses chargées de fret qui se balançaient à l'ancre, face à la Douane de Mer. Monté sur un sandolo, il s'entraînait à la course sur le Grand Canal. Ou bien, arpentant le marché du Rialto, il rêvait d'horizons lointains en s'enivrant des odeurs de poivre ou de cannelle.

Le nez au vent, durant les mois du Carnaval, en hiver, son cousin Andrea Querini et lui, inséparables, admiraient les pyramides d'Hercule, les cracheurs de feu, les funambules, les courses de taureaux sur les vastes *campi* San Polo ou San Stefano et les luttes à mains nues sur le *ponte dei pugni*, à San Barnaba. Émerveillés par les prouesses des saltimbanques, ils riaient aux éclats devant les malheurs de Pantalon ou les facéties d'Arlequin, et se laissaient tenter par les bonimenteurs sous les arcades de la place Saint-Marc.

En joyeuse compagnie avec d'autres fils de famille, sous le couvert du masque, dans une foule rieuse de derviches, vizirs enturbannés, mauresques ou polichinelles, comme tous les adolescents vénitiens, l'adolescent contait fleurette à de gracieuses silhouettes mystérieuses sous le loup de velours, tour à tour fuyantes ou insolentes.

Mais Nicolo, attentif, veillait à ce que ses études passent avant tout.

Devenu étudiant à l'université de Padoue, il s'initia à la botanique avec Masili, un correspondant d'Antoine de

Jussieu, à Paris. Il étudia la géographie d'après Coronelli, le célèbre géographe de la République et suivit passionnément les cours de mathématiques du marquis Poleni, un savant reconnu dans toute l'Europe. Plus tard, il entretint une correspondance suivie avec Gianmaria Ortes, et les plus grands économistes du temps<sup>8</sup>.

Une formation poussée qui ne laissait rien au hasard. Venise attendait beaucoup de sa classe dirigeante. La survie de la République dépendait de son économie et des marchés extérieurs, d'autant plus que sa puissance politique avait terriblement diminué depuis la perte définitive de ses colonies à l'issue du dernier conflit avec le Turc, au début du siècle.

En fait, Andrea aimait l'étude, tout particulièrement les mathématiques et se plia aisément à un programme plus que chargé. À sa sortie de l'université de Padoue, c'était un jeune homme instruit, prêt à assumer avec ardeur les différentes tâches qui attendaient le patricien vénitien à son entrée au Grand Conseil. Avec toute l'ambition de la jeunesse, il rêvait de devenir un jour procureur de Saint-Marc, le plus haut poste de la République après le dogat, et se promettait de faire en sorte de réaliser son rêve.

À vingt-cinq ans, il fit son entrée sur le *broglio*, la promenade des nobles du Grand Conseil au pied du Palais des Doges sur la Piazzetta, et y revêtit la *vesta*, la robe noire des patriciens, en une cérémonie très solennelle qui consacrait ses débuts en politique. Avec une aisance remarquée, le jeune patricien effectua le parcours habituel, auditeur puis sage aux ordres, c'est-à-dire à la marine, sage au com-

merce, sage aux eaux. Durant des périodes de six mois ou un an au plus, élu dans des commissions diverses, il se pencha sur les différents problèmes quotidiens de l'État, apprenant ainsi les arcanes du métier et les subtilités de la politique intérieure vénitienne.

À l'occasion de son entrée au Grand Conseil, Nicolo organisa pour Andrea une grande réception dans le palais familial. Deux ans auparavant, en 1739, une aile du palais avait brûlé et le sénateur l'avait fait reconstruire par Gaspari, l'architecte à la mode. En quadrilatère autour du jardin à l'italienne, les deux ailes, des salons en enfilade décorés par Dorigny, étaient fermées par une immense salle de bal qui fut inaugurée à cette occasion<sup>9</sup>. Les invités purent admirer l'élégance de la décoration, le riche mobilier, et les portraits de famille aux signatures célèbres. L'ameublement renouvelé et enrichi au cours des siècles contribuait à l'éclat et au prestige de la famille.

En 1741, Andrea, nommé sage au trésor, fut chargé de faire au Sénat un rapport sur l'état des finances de la République. Il s'attela à ce travail difficile avec ardeur et montra avec une fermeté inattendue chez un si jeune homme, son désaccord sur la répartition du budget.

Depuis le traité de Passarowitz en 1718, Venise entretenait à grands frais une flotte de guerre et consacrait une bonne part de ses recettes à l'entretien et à la construction de galères. Elle savait, bien sûr, que son importance sur la scène internationale était passée au second plan mais gardait ainsi l'espoir chimérique de reprendre un jour l'avantage. L'entretien d'une armée de terre et de mer coûtait trois millions et demi de ducats annuels. Le budget de la

République s'élevant à cinq millions de ducats, cela revenait à dire que l'essentiel des bénéfices était consacré aux armées, laissant des miettes au commerce, aux fabriques et à l'éducation. Andrea eut le courage de le dire haut et fort. La République n'avait plus les moyens de faire face à de telles dépenses.

Les sénateurs apprécièrent le sérieux de l'analyse et récompensèrent Andrea en lui donnant un poste diplomatique important.

Mais Nicolo eut beau mettre son influence dans la balance pour obtenir à Andrea une première ambassade à Paris, un poste envié, ce fut en vain. La famille Tron, bien que considérée et richissime, faisait partie des familles de maison « neuve », dites de troisième rang, après les douze familles dites « apostoliques » et les maisons « anciennes ». L'intelligence et les visibles capacités du jeune homme ne compensaient pas le rang d'ancienneté de sa famille et « le fils d'un Morosini ou d'un Badoer avait plus de chances d'obtenir un meilleur poste que le fils d'un Tron<sup>10</sup> ». Les sénateurs décidèrent de l'envoyer à La Haye.

Pourtant sa réputation était déjà faite, le procureur Barbarigo, parlant de lui à Nicolo, vantait ses qualités de finesse politique et ses compétences. Le consul français, lui aussi, parlait de lui avec éloge lorsqu'il fut nommé à La Haye : « Il est certain que ce jeune seigneur ne manque point d'esprit ni de bonne volonté pour être utile à sa patrie. Mais, ajoutait-il, il est à craindre que la passion du jeu qui le domine depuis longtemps luy porte quelque préjudice dans le païs ou il va et même dans l'esprit de ses maîtres<sup>11</sup>. »

En effet, comme tous les jeunes nobles de son âge, Andrea était dévoré par la passion du jeu. La vie sociale des patriciens vénitiens, surveillés par ailleurs étroitement par les inquisiteurs, toujours à l'affût d'un complot contre la République, tournait depuis toujours autour des tapis verts. On jouait alors un jeu d'enfer chez les riches particuliers, dans les salons réservés et les loges des théâtres, dans les tavernes et les auberges, sur le bateau qui emmenait la noblesse en villégiature sur la Brenta, et bien sûr, au Grand Ridotto.

Le biribi, cause de bien des faillites, avait été interdit par décision du Conseil des Dix. Le gouvernement, voulant canaliser cette passion destructrice avait autorisé la famille Dandolo, en 1638, à ouvrir une maison publique de jeu, le *Ridotto Grande*, dans leur palais de San Moisé, ouverte à tous sous le couvert du masque. Seuls, les patriciens qui tenaient la banque devaient être en habit officiel, toge, étole et perruque bouclée, à visage découvert. Les joueurs masqués, hommes et femmes, déambulant autour des tables, misaient dans le plus grand silence. Enveloppés dans un ample manteau noir, le *tabarro*, ils arboraient sous un tricorne un voile de soie noire qui les enveloppait jusqu'à la taille, une *bauta*, et un demi-masque blanc appelé *volta*. *Tabarro*, *bauta* et *volta* constituaient un costume, fort commun aux patriciens, qui dissimulait leur sexe et protégeait leur identité. Richement vêtus de soie ou pauvrement drapés dans des capes mitées, les nobles vénitiens, le souffle court dans l'attente d'une fortune capricieuse, jetaient sur le tapis jusqu'à leurs derniers ducats. Et durant les villégiatures dans leurs villas de Terre Ferme, loin de la surveillance étouffante des inquisiteurs,

ils s'adonnaient avec passion, nuit et jour, à la bassette, au lansquenet ou au panfil.

Cette passion du jeu n'était d'ailleurs pas spécifiquement vénitienne et l'ambassadeur Tron pourrait satisfaire sa passion plus tard à Paris et à Vienne.

ANNE QUÉRUEL

## ANDREA TRON LE MAÎTRE DE VENISE

Lorsque naquit Andrea Tron en 1712, Venise se remettait avec difficulté de deux siècles de guerres incessantes contre l'ennemi turc. Son trésor était vide, son empire avait disparu. Enveloppée dans un magnifique isolement, elle s'éloignait doucement de la réalité, remplaçant le goût du risque et les victoires maritimes par l'attrait du jeu et la poursuite effrénée des plaisirs.

La formation particulièrement poussée du jeune patricien, son sens aigu de l'État, sa compétence acquise au cours de missions diplomatiques en Europe, lui firent appréhender très jeune les problèmes économiques et politiques qui paralysaient la Sérénissime. Gentilhomme des Lumières, ami et admirateur de Montesquieu, il fut soutenu par sa femme Caterina qui animait un salon littéraire de haute volée, fréquenté entre autres par Goldoni et les frères Gozzi.

Devenu procureur de Saint-Marc, il s'attacha à restaurer la confiance financière et à moderniser les institutions et l'université tout en combattant avec force les tentatives de rébellion contre la puissance du Conseil des Dix, seul garant à ses yeux de la primauté de l'État.

Andrea Tron mourut en 1785, douze ans avant la fin de la République de Venise, une fin programmée dont il présentait dès le milieu du siècle, l'arrivée inéluctable. Toute son action politique, même dans ses aléas les plus contestables, n'eut qu'un but : permettre à Venise de durer.



Anne Quéruel, diplômée d'histoire, est passionnée par le XVIII<sup>e</sup> siècle et les personnages hors du commun, souvent méconnus, qui le traversent. Elle est l'auteur d'un ouvrage consacré au général-baron Jean-Marie Vergez, *Le Bigourdan oublié* (Le Capucin, 2004) et d'une biographie romancée de Louis-Hector de Ségure (Loubatières, 2007), sorte de Cyrano pyrénéen, espion du roi Louis XV.

[www.loubatieres.fr](http://www.loubatieres.fr)  
diffusion Dilisud  
[www.dilisud.fr](http://www.dilisud.fr)

Photographie de couverture : Jacques Sierpinski

ISBN 978-2-86266-551-1



19€ 9 782862 665511